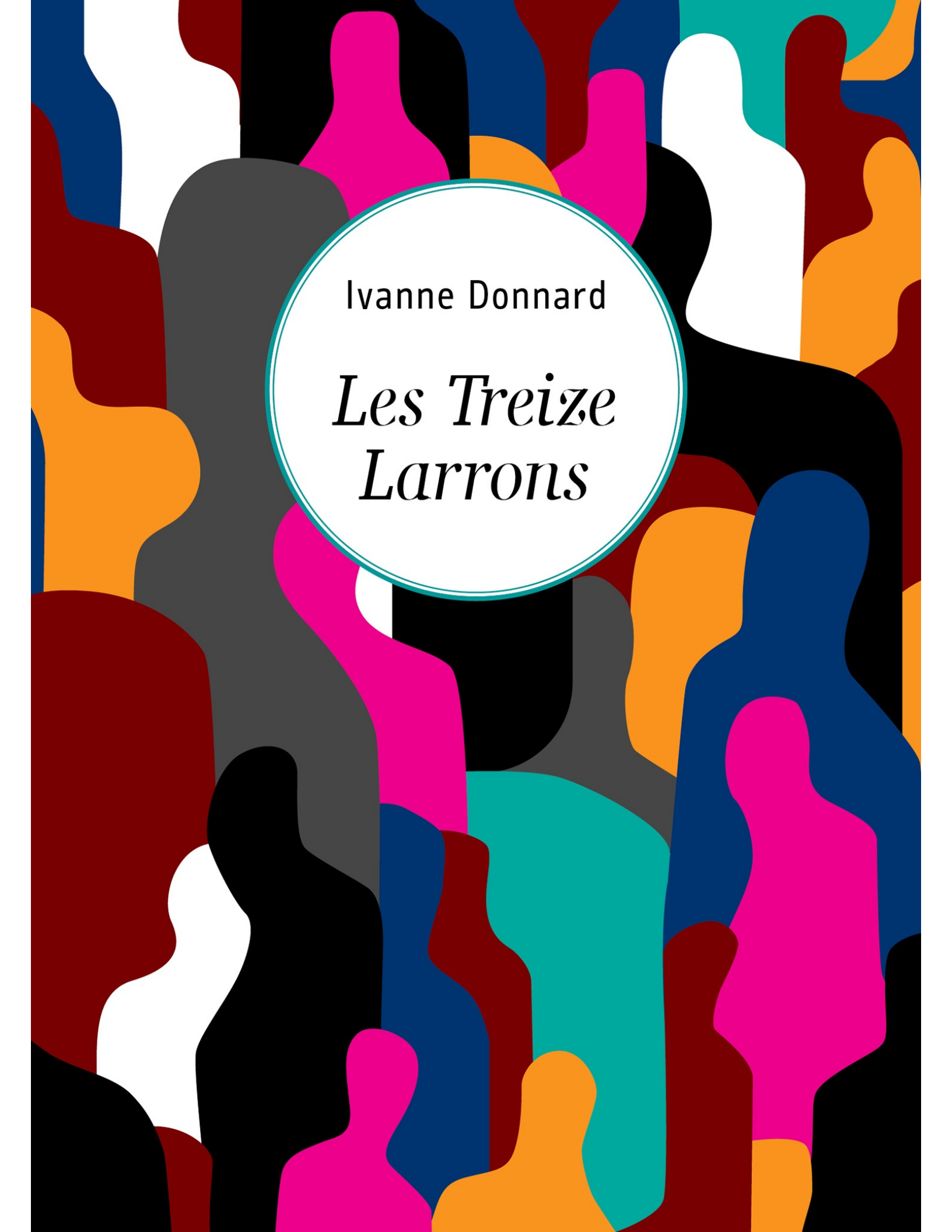




Ivanne Donnard

*Les Treize
Larrons*

Ivanne Donnard

Les Treize Larrons

© Ivanne Donnard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0343-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Lulu,
Ma première dédicace
À une lectrice inconnue.*

La beauté provoque le larron plus que l'or.

William Shakespeare

Rose poudré

Alizé réprime un bâillement tout en étirant ses orteils vernis sur le transat. Comme il est agréable, le soleil de mai, sur cette terrasse en bois orientée plein sud ! Pour un peu, si elle fermait les yeux, elle se croirait sous les Tropiques, bien loin de la Bretagne qu'elle découvre à présent, et loin de l'image pluvieuse, les clichés ont la vie dure, qu'elle s'était figurée. Mais elle ne risque pas de fermer les yeux... Oh, ça non ! Elle est incapable de ne pas contempler, derrière ses verres teintés, le bel Édouard couché sur le transat voisin, la chemise de lin négligemment déboutonnée, laissant entrevoir une portion de poitrine imberbe et bronzée.

L'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, lorsqu'elle a rencontré Édouard au Pachamama¹, elle a eu une impression d'irréalité. Le sentiment que tout était trop beau pour être vrai... Depuis cette entrée en matière fracassante, la bouteille de champagne renversée sur la robe rose poudré qu'elle étrennait pour l'occasion, jusqu'aux excuses du jeune homme au physique avantageux, répondant au prénom désuet et raffiné d'Édouard, qui ne l'a plus quittée de la soirée... En son for intérieur elle sourit, galvanisée par son succès. Il faut avouer que sa robe neuve avait fait son petit effet, épousant ses formes de façon suggestive, une coupe à la fois sobre et élégante, au goût de ce genre d'homme. Le genre qu'elle rêve depuis quelque temps de croiser dans un endroit branché de la capitale... Mais de là à imaginer se retrouver deux semaines plus tard à Trégastel, en train de profiter de quatre jours de détente sur la Côte de granit rose, dans un cadre aussi pittoresque ! Est-il permis de croire aux contes de fées ?

Édouard détourne le regard : James vient de surgir dans l'embrasure de la baie vitrée, accaparant son attention l'espace d'un instant. Mais le persan blanc, dans un balancement dédaigneux, se borne à longer le transat, déterminé à s'affaler à l'autre bout, adepte lui aussi de la tiédeur des lattes et des rayons lumineux. Alizé prend une profonde inspiration ; elle a bien tenté tout à l'heure de complaire à son hôte par ce biais, mais la bestiole, peu encline aux cajoleries, a posé sur elle un regard de défiance. C'est égal ; les chats, elle n'en a cure.

D'ailleurs Édouard, à nouveau tout à elle, après un bref coup d'œil à sa montre Chopard, susurre :

— Ça te dit de partir faire une balade ?

Elle hoche la tête pour éviter de répondre. Elle redoute d'être percée à jour, de dévoiler trop vite le trouble dans lequel la jettent les yeux ardents d'Édouard. Mais le voici déjà debout, comme pressé de se dégourdir les jambes. Même James a dû sentir le changement d'atmosphère car il a regagné la cuisine. Fort heureusement, Édouard ne fait pas grand cas du persan qui a pris position devant ses gamelles. D'un geste machinal, il répond à la muette imploration en déversant à la hâte quelques croquettes. Puis il ferme la porte d'entrée à clé, se dirige avec une aisance désinvolte vers le garage, double le garage, laissant Alizé près du portail, le temps de sortir la voiture.

Vu de ce côté-ci, le jardin offre une vue charmante sur un massif de rhododendrons aux couleurs vives. Alizé aperçoit la boîte aux lettres un peu plus loin, sur le muret en pierre. Comme si de rien n'était, elle s'en approche ; son cœur s'emballe quelques secondes, avant qu'elle ne puisse déchiffrer, sous le numéro sept, la mention du porte-étiquette : M. Henry. Ouf, Monsieur ! Pas de Monsieur *et* Madame, non, pas de ça. Elle a un rire nerveux, se reprend à vérifier une autre fois qu'elle n'a pas la berlue. Que redoute-t-elle dans le fond ? Une déconvenue ? Cette invitation qu'elle a facilement acceptée, cette opportunité qu'elle a saisie au pied levé, si elle se veut honnête, elle peine encore à y croire tout à fait.

La mini Cooper rutilante marque un arrêt rapide pour la laisser monter. Au volant, Édouard, plein de jovialité, détaille les étapes d'une promenade qu'il promet inoubliable. Le trajet en voiture paraît court ; Édouard se gare sur un parking. Ensuite ils empruntent à pied un chemin de terre, ensablé par endroits, qui bientôt longe la mer. Elle retient son souffle tandis qu'Édouard lui offre son bras. Dans son exaltation, elle ne considère qu'à demi les amas rocheux aux contours inattendus, dont l'équilibre en apparence précaire a quelque chose d'un gigantesque et éphémère château de cartes. Édouard est-il pareillement distrait ? Le long des blocs majestueux de granit, ils avancent en silence, leurs bras prenant appui avec de plus en plus d'abandon.

De temps à autre, Édouard livre de menus éclaircissements :

— Renote n'est plus vraiment une île aujourd'hui ; plutôt une presque-île...

Elle se laisse bercer par la sensualité de sa voix, ne prêtant à son propos qu'une oreille inattentive. En réalité, elle aimerait en savoir davantage sur lui ; elle le connaît si peu. Durant ces deux semaines, ils ne se sont pas revus. Trop accaparé par ses affaires ! Elle n'a pu voir son chez-lui, à Paris. Un appartement qu'elle devine dans un immeuble cossu, à l'aune de sa superbe résidence secondaire à Trégastel. La déambulation aide-t-elle les confidences ? Curieuse, elle se hasarde :

— Je ne suis pas sûre d'avoir très bien compris. Tu es un *trader*², c'est ça ?

Il rit, comme si elle était tenue par l'idée naïve que se fait le profane de la finance. Puis il élude la question d'un geste évasif de la main, ayant l'air de renoncer par avance à définir des notions trop complexes pour elle.

À force de marcher, ils sont parvenus à la Grève des Curés. Là, sur la petite plage de sable fin, face à la baie et à l'abri des regards, il lui étreint la main avec une insistance nouvelle. Elle caresse à son tour sa paume. Une paume qu'elle sent alors rugueuse... Elle s'en émeut, stupéfaite. Est-ce la main d'un gars qui passe ses journées derrière un clavier ? Un financier, ça ? Elle a beau chercher une contenance en scrutant l'horizon, avec l'eau à perte de vue, dans son camaïeu de bleus, Édouard perçoit vite son embarras.

— Tout va bien ? s'enquiert-il.

Un sentiment irrépressible de gêne noue la gorge d'Alizé à la perspective de devoir lever ses doutes.

— Tu as les mains calleuses...

Il rétorque sans hésitation :

— Je fais du bateau. Un marin, ma chère, doit manier des cordages !

— Tu fais... du bateau ?

— À mes heures perdues, du moins quand je viens ici. Mon voilier est au port.

Elle opère un quart de tour pour masquer son soulagement. Un bateau, comment n'y a-t-elle pas songé ! Le couronnement d'une belle demeure en bord de mer. Elle redresse la tête pour livrer davantage ses joues à l'air marin, respire l'odeur d'iode à pleins poumons. Autant le reconnaître, elle se voit déjà à bord, se prélassant en bikini sur le pont, avec Édouard tantôt à la manœuvre, tantôt à

ses côtés. Elle réfrène son envie de hurler de joie. Au large, la houle semble maintenant un peu plus forte. D'ailleurs le ciel s'est assombri. Ils reprennent leur balade. Elle frissonne à la fois de nervosité et de froid. Elle est incorrigible, a comme d'ordinaire sacrifié le confort à l'élégance. Prévenant, Édouard propose de faire une halte en chemin, histoire de déguster au chaud deux ou trois crêpes.

Ils entrent dans un restaurant où le jeune homme a manifestement ses habitudes. Le patron, affable, s'empresse de venir prendre la commande :

— Pas de sortie en mer ce week-end ?

— Non, d'autres projets en vue.

— De toute façon le temps se gâte. Ça va souffler cette nuit.

Cherchant encore à converser, l'homme apporte lui-même le pichet de cidre.

— Quel beau bateau tout de même ! Selon moi, rien d'équivalent dans le coin.

Il hoche la tête, regarde quelques secondes Alizé comme la prenant à témoin. Rajoute à l'adresse d'Édouard, toujours admiratif :

— Oui, tu as bien de la chance de naviguer sur un tel voilier !

Alizé se rengorge comme s'il s'agissait de son propre bateau. Édouard réagit peu, presque à contrecœur. Les compliments ont-ils le don de l'agacer ? Elle croit déceler sur son visage un déplaisir furtif, peut-être le fait de l'intrusion dans leur charmant tête-à-tête. L'idée qu'il la veuille tout entière, rien que pour lui, parachève de l'attendrir. Finies les contrariétés nuancées de scepticisme. Elle gratifie le patron d'un regard reconnaissant, lorsqu'il lui sert sa crêpe. Elle peut à présent baisser la garde et endosser le rôle de l'amante. C'est une scène de film, se dit-elle. La main d'Édouard amoureusement posée sur la sienne, ils sont seuls au monde dans le léger brouhaha des voix animées des autres convives. Alizé, bouche sèche, tempes bourdonnantes, picore plus qu'autre chose, toute résistance enfuie.

Au retour, le trajet en voiture est aussi rapide, mais l'habitacle silencieux. Cette fois, Édouard néglige de rentrer la voiture au garage, se contente de la garer le long du muret. Il sort le trousseau de sa poche, mais la porte s'ouvre sans le moindre tour de clé. Il entre, le visage tout à coup décomposé. D'un bond, il la précède à l'intérieur. Elle entend sa voix devenue tremblante